

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDBENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

Carnet Mondain.

BALS A L'OPERA. Février 27 Chevaliers de Momus Mars 2 Equipe de Protée. 3 Rex. 4 Equipe de Comus.

TEMPERATURE. Du 25 février 1907.

Thermomètre de E. Claudet, Opticien, Successeur de E. & L. Claudet, 918 rue Canal, N.-O., Lne. Fahrenheit Centigrade

Scandales politiques.

Les scandales politiques n'ont que très rarement servi ceux qui les causent, et il est très douteux que M. Lilley, représentant du Connecticut à la Chambre, profite de celui qu'il a soulevé...

Boat Company, car autrement il n'aurait pas osé s'avancer au point de déposer une résolution requérant une enquête.

Mais était-il bien nécessaire de faire tant de bruit autour d'une affaire qui, en somme, n'a qu'une importance relative et que les autorités gouvernementales auraient promptement réglée...

Certes, dans une démocratie comme l'Union Américaine il est utile que les actes des gouvernants, des législateurs soient scrutés, étudiés et que le peuple soit juge en dernier ressort...

Si les accusations du représentant Lilley sont fondées, si l'Electric Boat Company du New Jersey a réellement eu recours à la corruption pour obtenir une législation qui a servi ses intérêts...

ANECDOTE.

L'humoriste Jules Renard et M. Alfred Capus eurent une paire d'inséparables, on le sait. Tous deux ont un faible pour les plaisanteries innocentes et une admiration sincère pour Sapek, Romieux et autres spécialistes du genre pince-sans-rire.

Un jour, raconte le "Rappel", l'auteur de "La Veine" disait chez l'auteur de "Poil de Carotte". Au dessert, à l'heure des chansons et des plus libres propos, Jules Renard, pour répondre aux flatteuses paroles adressées par l'hôte de marque à son jeune héritier, commanda à celui-ci de réciter une fable de La Fontaine.

Le Renardeau prit une pose et, d'une voix détachée, lança le titre: "La Poule et le Lion..."

—Comment! "La Poule et le Lion"? interrompit M. Capus. Je ne connais pas cette fable du bouhonnisme!

—Oh! intervint Renard, c'est une fable inédite découverte par un érudit de Châteauneuf-Thierry.

L'homme de théâtre s'inclina, un peu perplexé tout de même. Et l'enfant se mit à dérouler l'histoire d'une poule qui s'approcha sans méfiance de la cage au lion.

Le roi des animaux la regardait venir et dit: "Et disait..."

Ici le jeune phénomène entonna la célèbre cantilène populaire:

Une fois sur la table — toujours mangés. Une fois mangés — toujours sur la table. Uneeda Biscuit. Le Roi des Aliments de Froment. 5c. NATIONAL BISCUIT COMPANY.

"Et disait: — Viens pouponne! viens pouponne, viens!" Capus éclata de rire, en se bouchant les oreilles.

UNE LEGENDE DETRUITE:

Ce n'est pas Hugo, mais Lamartine qui sava Barbes.

Qui ne sait, ou plutôt qui ne croit, que le conspirateur Barbes fut sauvé de la mort par un quatrain de Victor Hugo!

Barbes, conspirateur romantique et impérialiste, avait décidé, le 12 juin 1839, une tentative de conspiration à tenter une révolution. Au milieu d'une population étonnée, hostile ou indifférente, sa petite troupe enfonce la devanture d'un armurier, prit quelques fusils, se dirigea sur la Préfecture de police, où commandait le poète, se replia sur l'Hôtel de Ville, s'en empara, redescendit dans la rue, appela à l'insurrection la foule sourde. Ce mouvement insurrectionnel expira sur la barricade de la rue Greneta, où Barbes fut fait prisonnier.

Le 12 juillet suivant, la Cour des pairs condamna Barbes à la peine de mort. Victor Hugo, qui avait le génie de l'antithèse, et qui soupçonnait déjà que c'est par les petits-enfants qu'on va au cœur des grands pères, improvisa le quatrain célèbre adressé au Roi, qu'il data du jour de la condamnation, "12 juillet 1839, minuit".

Par votre ange, envoyée ainsi qu'un colombin, par ce royal enfant, doux et fâcheux, grâce encore une fois! Grâce au nom de berceau!

Barbes fut gracié. C'est à cette intervention du grand poète qu'on attribue cette grâce.

Or, notre érudit confrère, M. Montorgueil nous démontre, dans son "Eclair", que Barbes dut la vie non à l'intervention d'Hubert mais à celle de Lamartine.

Voici la lettre de Barbes à Lamartine que lui a communiquée M. Noël Oharavay: Donjon de Vincennes, le 15 juin 1848.

Citoyen, J'avais lu seulement le "Moniteur". J'ignorais que vous m'eussiez nommé dans votre discours du 12 juin. J'ignorais surtout qu'on vous accusât d'avoir conspiré avec moi, mais puisque vous avez cru devoir venir en défendant, force m'est aussi d'ajouter à votre justification quelques mots.

En 1839, le lendemain du soir où je fus condamné, ma sœur accourut auprès de vous. Elle ne vous connaissait pas, mais comme guidée par son instinct, elle venait vous prier, entre tous, de l'aider à me sauver la vie. Vous l'accueillîtes avec une bonté qu'elle m'a racontée bien souvent. Vous lui dites de ces paroles de cœur et de génie qui réconfortent, et grâce à vous, elle parvint jusqu'à celui de qui dépendait en ce moment, officiellement, ma tête.

Ce que je craignais par dessus tout, c'était cette demande en grâce. Ma sœur avait agi sans en rien dire, contre ma volonté formelle: mais de même que j'appréciais l'énergie des sentiments qui la poussèrent, je me sentais aussi plein de reconnaissance, et je ne pus, pour le répéter en passant, envers l'homme dont une lettre de l'ex-princesse Clémentine vint à tort, dernièrement, la soi-disant clémence un peu forcée, mais pour votre généreuse intervention. Je la trouvais d'autant plus méritoire que vous sachiez, en ce temps, l'ennemi politique de mon parti, et que je vous savais, d'autre part, assez fier pour ne vouloir parler par aucune faveur demandée avec les détentés du donjon.

Etrange destinée de certains hommes! C'est sur un ordre signé de vous que je suis sorti des prisons de la royauté, et c'est par un ordre signé de vous que je suis rentré dans les prisons de la République. Je ne dis pas "Par-

tant, quittes!" Non, je suis fierement votre adversaire politique, parce que j'aime encore plus le peuple et l'égalité que vous, mais dans mon donjon de Vincennes, comme au Mont Saint-Michel, comme à Nîmes, j'aurais toujours présentes à ma pensée vos obligations sur moi, et je me glorifierai toujours d'avoir été, suivant mon expression, votre sauvé. Oui, sauvé de la gilotine des rois par la volonté du peuple et par vous.

SAINT ET FRATERNITÉ. A. BARBES. Cette lettre est formelle. Si Barbes dut la vie à quelqu'un, c'est à Lamartine qui écouta sa sœur éplorée et lui a permis de parvenir près de celui de qui dépendait la tête du condamné. Plus tard, l'autre poète, le poète du quatrain légendaire, s'attribuera cette gloire, et Barbes s'excusera, sur le ton d'une aimable politesse, d'avoir semé mettre vingt-trois ans à la lui reconnaître.

La course d'automobiles New York-Paris.

Kendallville, Ind., 25 février.— La voiture allemande "Portos", qui prend part à la course d'automobiles New York-Paris, est arrivée ce matin à 10:15 heures dans cette ville et en est repartie quelques minutes plus tard à destination de Chicago.

TULANE.

La seconde représentation de "Salomy Jane" hier au Tulane a été un nouveau triomphe pour Miss Eleanor Robson et les artistes distingués qui l'entourent.

BULLETIN FLUVIAL.

Fourni par le Bureau Météorologique à la Nouvelle-Orléans, Département de l'Agriculture des Etats-Unis. L'étiage à 8 heures A. M.

Nouvelle-Orléans, 25 février 1908.

Table with columns: STATIONS, Hauteur à la rive, pieds, Ligne de danger, Hauteur, pieds, Changements dans les dernières 24 heures.

THEATRES.

OPERA.

La représentation de ce soir au Théâtre de l'Opéra est donnée au bénéfice de Mme Padovani, l'exquise artiste qui a fait passer tant de bonnes soirées depuis deux mois aux amateurs de bonne musique.

Tous ceux qui l'ont entendue dans un ou plusieurs des rôles qu'elle a rendus avec tant de science et de talent, se feront un devoir d'aller manifester par leur présence l'estime en laquelle ils la tiennent, et c'est devant une salle comble qu'elle paraîtra.

ORPHEUM.

Il serait impossible de faire un choix entre les divers numéros dont se compose le programme de vaudeville qu'offre cette semaine l'Orpheum. Tous sont également bons et bien exécutés, et le public prodigue ses applaudissements à tous les artistes qui paraissent successivement.

TULANE.

Le bonheur est comme l'écho: il vous répond; mais il ne vient pas.

CRESCENT.

Les deux représentations d'"Arizona" hier au Crescent avaient attiré beaucoup de monde. Ce drame, qui peut passer pour un modèle du genre, est plus populaire que jamais.

JARDIN D'HIVER.

Après toutes les preuves de talent données par les artistes de la troupe du Jardin d'Hiver depuis le commencement de la saison, il était facile de prévoir qu'ils triompheraient dans la délicieuse comédie musicale qui a pour titre "The Rounders". Il en est ainsi, et jamais artistes n'ont été plus fêtés par un public plus enthousiaste.

PENSEES.

L'éducation, c'est l'art de connaître son devoir et de limiter sa liberté.

Le feu fait bouillir l'eau; mais l'eau éteint le feu. Ne réchauffez pas un ingrat, il vous éteindrait.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 19 Commencé le 5 février 1908

BELLE AMIE

GRAND ROMAN INEDIT

PAR PAUL BOUGET

PREMIERE PARTIE

ENTRE DEUX AMOURS

IX

JOURS D'ANGOISSE

—Je vous en prie... je vous

en supplie, ma chère Gilberte. Il avait quitté le fauteuil qu'il occupait tout à l'heure; la main tendue, il s'était approché de la jeune femme.

Celle-ci avait un geste de frayeur alors qu'une pensée soudaine, une pensée affreuse lui traversait l'esprit.

—Mon Dieu, Claude serait-il donc atteint de folie? Cette pensée n'avait rien d'absurde.

Et puis, comment expliquer autrement ce trouble étrange... cette attitude singulière... cette prière si bizarre du jeune homme?

Devina-t-elle la nature de ce soupçon qui l'effleurait? Peut-être, car il déclara: —J'ai toute ma raison, Gilberte, rassurez-vous.

Et je vais vous expliquer le motif de la prière que je viens de vous adresser.

"Ce journal relate en première page un crime... un crime horrible qui a été commis à Paris..."

"Il donne de nombreux... de terrifiants détails à ce sujet. Or, vous êtes si facilement impressionnable, que je ne voudrais pas que vous en prisiez connaissance."

—Je vous remercie de cette sollicitude, déclara Gilberte... mais il y a dans ces pages autre chose, je suppose, que la relation de ce crime, que je vous promets d'ailleurs de ne pas lire. Et ce-

vous rassuré à présent?... ajouta-t-elle avec un nouveau sourire et au geste affectueux de la tête.

Et elle ouvrit le journal. Claude étouffait un soupir. Et un tressaillement, plus violent encore que les précédents, le parcourait.

Mais il ne pouvait plus rien à présent contre ce qui devait être. Protéger davantage, c'était été inutilement provoquer les soupçons de la jeune femme.

Et quel autre prétexte trouver qui fût raisonnable pour empêcher celle-ci de réaliser son désir?

Il n'en voyait aucun. Dans le désarroi de son âme il s'appuya, presque défaillant, au dossier du fauteuil sur lequel Gilberte, renversée à présent, parcourait distraitement la première page du journal.

Et elle disait presque en riant, amusée de cette peur... vraiment exagérée... vraiment puérile de Claude: —Ah... ah... voilà le récit de ce drame terrible dont vous parliez...

"Tentative d'assassinat sur un garçon de recettes. Et il paraît que cet homme est sauvé... J'en remercie la Providence, mais je dois vous avouer, Claude, que vous vous méprenez singulièrement sur ma sensibilité."

Dans sa voix, dans l'éclat de ses jolis yeux aussi, un peu de

moquerie. Le jeune homme, dont l'anxiété ne se dissipait pas, balbutiait: —Je crois bien faire.

—N'allez pas jusqu'à me demander de vivre dans une boîte ornée au fond de la villa Mimosa, sotte!

—Gilberte. —Vous-êtes bien capable de formuler le désir un de ces matins.

—Ne raillez pas. —Puisque vous vous figurez que je ne pourrai lire sans m'évanouir le récit d'une tentative d'assassinat sur un garçon de recettes.

Et hochant la tête tout à coup, cessant de sourire et de se moquer: —Non, vraiment, ce n'est pas sérieux. Voyons, Claude, avouez que vous aviez une autre raison de ne pas vouloir me donner ce journal...

Et comme il sentait que le brûlant devenait terriblement brûlant et qu'il s'affolait encore un peu plus à cette question de la jeune femme: —Y a-t-il réellement dans les pages de ce journal quelque chose que je ne dois pas connaître?

—Mais non, répondait-il s'accrochant tout à coup à un autre prétexte auquel il venait de songer, un prétexte auquel peut-être elle pourrait croire: —Mais non... et je vous supplie, Gilberte, de ne pas vous mettre l'es-

prit à la torture pour cet incident qui n'en vaut réellement pas la peine.

"La vérité, c'est que j'aurais... et de beaucoup, ma chérie... préféré que nous fussions un brin de canette là, à l'ombre, gentiment, tous les deux."

—Un brin de canette. Et votre migraine, Claude? —Qu'importe! —Mais pourquoi ne m'avez-vous pas tout de suite exprimé ce désir?

—J'ai eu peur de vous déplaire... de vous importuner.

La voix de la jeune femme changea d'expression, se nuança de reproche. —M'importuner, Claude; mais vous savez bien, je suppose, que vous ne m'importuner jamais.

—Vous êtes si bonne! —Voyons, ce n'est pas de ma bonté qu'il doit s'agir. Reprenez votre calme et causez.

Braquement, elle avait tourné la tête de son côté. Une légère écharpe de dentelle blonde jetée sur son admirable chevelure brune en avivait les reflets sombres.

Il obéit à son injonction. Mais les paroles qu'il eût fallu prononcer ne venaient pas à ses lèvres.

Il était encore trop troublé, trop affolé par cette nouvelle qui brisait sa vie, qui détruisait toutes les espérances fondées par lui sur l'avenir!

parla tout en observant son mari. —Qu'a-t-il, mais qu'a-t-il donc se demandait-elle maintenant, avec une frayeur croissante.

Et tous les soupçons qui l'avaient assailli dès le début de cet entretien, renaissaient en elle.

Elle se rendait compte que Claude souffrait, souffrait atrocement même.

Cela était visible à ce pli... à ce pli douloureux de ses lèvres, à cette pâleur qui souvrait son visage... à cette sueur aussi... qui continuait à mouiller son front et qu'il essayait par instants d'un geste machinal.

—Serait-ce vraiment cette migraine? songait-elle. —Et tout à coup: —Vous allez être raisonnable et m'écouter, Claude.

Puis, désignant le fauteuil qu'il avait abandonné tout à l'heure pour se tenir debout auprès d'elle: —Il faut vous installer là et prendre un peu de repos.

—Un repos, moi... mais je ne suis pas fatigué! —Vous êtes souffrant.

—Je vous assure, Gilberte. —Est-ce assez ridicule de nier ainsi ce qui est visible.

" Vos souffrances, mon pauvre ami, se lisent sur votre visage. —Allons, Claude, obéissez à votre femme ou sinon vous lui ferez de la peine. Essayez vous

Reposez-vous. Doucement elle avait posé sa main sur le front moite de sueur... sur le front tout brûlant de son mari.

Il ne se défendit plus. Et voici qu'il la vit—ah! non sans un nouveau... non sans un profond sentiment de terreur—reprandre le journal qui était tombé près d'elle, en tournant la première feuille.

L'information qui, tout à l'heure avait arraché à l'ingénieur un cri d'angoisse était à la fin de la seconde page...

Et Gilberte parcourait des yeux cette page.

Son regard lentement descendait au long des colonnes. Claude ferma les paupières... Le cœur battant désordonnement, la gorge sèche, il attendit.

Des secondes mortelles s'écoulaient; puis soudain un cri retentit.

Le jeune ingénieur sursautait. Mais il se rassura. Ce n'était pas Gilberte qui le poussait, ce cri.

Il venait d'une des chambres du château... d'une des chambres dont la fenêtre ouverte donnait sur le jardin.

Et, la jeune femme, dont le regard, quelques secondes plus tard, se fut certainement posé sur les lignes sensationnelles... la jeune femme jetait loin d'elle le journal et se levant: —Voilà Jacqueline éveillée. Que vous ai-je dit, Claude! Elle